

## La science est-elle policière ?

Propos recueillis par Bernard-Henry Lévy. Dans : *Magazine littéraire*, n°85, février 1974, p. 59-60

Guy Lardreau

*Bernard-Henry Lévy: Votre livre<sup>1</sup> se présente comme une critique de la science. Critique «généalogique» comme vous dites, parce que référant la science à son sol d'origine (la Grèce), elle en dénonce «la valeur» réactionnaire : la science, dites-vous à peu près, est devenue la valeur policière majeure ; le discours de la raison, la raison des oppresseurs. Voulez-vous préciser cette thèse ?*

**Guy Lardreau.** — Je dis simplement ceci, qu'à partir du moment où s'instaure la coupure entre Travail et Pensée, non seulement le contemplatif ne vit que du «sur-travail» au producteur extorqué, mais que la contemplation même, dont il justifie ses privilèges, n'est possible que sur le fond de l'extorsion au producteur d'un «sur-savoir», comme dit Michel Foucault. Et je tiens que la science n'échappe pas à cette loi générale. Cela ne veut absolument pas dire que, pour moi, la science n'existe pas : car je ne nie nulle part la réalité du mouvement par quoi la science s'arrache à ses conditions de possibilité, je ne nie nulle part que là où la science naît d'une commande technique (et je ne dis pas même que ce soit toujours le cas), elle ne naisse qu'à produire sa question comme rupture ; je dis au contraire que son propre c'est de naître (et de ne pouvoir naître qu'ainsi) en se coupant de ses conditions de possibilité ; la science ne naît que d'extorquer un savoir dont aussitôt elle se coupe, que d'une extorsion mais pour autant qu'elle est immédiatement camouflée comme telle.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de : *Le Singe d'Or*, Paris, Mercure de France, 1973.

La particularité de cette naissance, donc, autorisera deux discours, deux « interprétations », toutes deux apparemment légitimes, toutes deux aisément justifiables : l'une insistant sur la rupture, sur ceci que le savoir scientifique n'est en effet scientifique que de n'avoir plus rien à faire avec le savoir dont l'extorsion l'autorise ; l'autre marquant de son mieux que sans les savoirs populaires extorqués, la science ne serait jamais née. On voit aisément ce qui, pour moi, tranche : l'une ne fait que ressasser l'exclusion du producteur de la Raison, l'autre nous livre la possibilité d'une analyse neuve des savoirs, en tant que lieux de conflits, et armes pour des affrontements.

Par la division du travail, la pensée se fixe en Pensée, la majuscule désignant l'effet d'un monopole : la pensée du producteur est concentrée, hors de lui, méconnaissable, dans la contemplation, comme puissance du Maître. D'où la fonction policière générale du savoir : assurer la dépendance absolue du travailleur.

Plus précisément, dans le cas de la grande industrie : dans le travail parcellaire, face à l'ouvrier sans tête, dont le corps est fragment de son propre corps, la science est concentrée dans le Capital comme pouvoir du Capital sur le Travail.

*B-H L : Reste que la thèse est suspendue à un postulat qui vous vient du maoïsme et qui me paraît contestable : si on peut, s'il faut même, dénoncer les prestiges de la science, c'est parce que les masses, les masses « fondamentales », n'en ont aucunement besoin pour penser. Les masses, dites-vous, ont toujours raison ; et raison par conséquent contre la Raison même.*

*La thèse me paraît contestable parce que ces masses omniscientes et infaillibles sont largement imaginaires. Ephémères et inconsistantes elles se défont à peine constituées. « Les masses » ont toujours raison, c'est vrai. Mais j'ajoute, à en préciser le concept, qu'elles n'existent qu'une fois par siècle : lorsque vient les animer le Grand Désir de révolution... D'où, à mon sens, l'urgence de la science. Comme supplément à la parole populaire défaillante. Comme substitut à la clairvoyance des masses...*

**GL :** Je ne dis pas du tout : les masses peuvent penser sans la science, car elles ont toujours raison, je dis : les masses pensent - et nécessairement contre la science, contre la Raison, qui sont toujours des oppresseurs. Ce - dont il s'agit, ce n'est en aucune façon de vérité - je ne feins point les masses dépositaires de *semina veritatis*, comme vous le dites - mais de la possibilité d'une pensée autonome ; lorsque j'oppose la pensée des masses « en tant qu'elles pensent hors d'elles-mêmes » à leur pensée propre, je ne veux rien dire (bien maladroitement sans doute) que ceci : quelle que soit la puissance de ce que l'on appelle « idéologie dominante », quelles que soient l'importance, la profondeur de la marque du Pouvoir, à quoi je ne suis point si naïf que

de les imaginer pouvoir échapper, les pensées rebelles ont nécessairement une essentielle autonomie. L'argument est simple : *puisqu'elles se révoltent*, il faut bien qu'il y ait au cœur de la pensée des masses, pas une dénégation, mais une négation échappant à la marque de ce qu'elle nie, de la thèse centrale de l'opresseur, de la thèse d'où prend naissance la Raison : l'oppression est éternelle. Autrement dit, si les masses, pour moi, ce sont bien les masses rebelles, elles n'existent pas pour autant une fois par siècle ; ce qui voudrait très exactement dire que l'histoire existe une fois par siècle. Au fond, vous restez ici fidèle à l'Histoire de la Nation qui depuis toujours monopolise la Pensée et la Parole, à la scansion qu'elle a imposée (avec l'image qui s'y propose des brefs et insensés sursauts de la Bête ordinairement assoupie), couvrant de son bavardage frivole les crimes silencieux par lesquels jamais l'autre Nation ne cesse d'attaquer son pouvoir. Je tiens que les masses sont toujours en état de rébellion, que toujours elles affrontent le pouvoir. Et ceci, me semble-t-il, est bien plus proche de ce que les études historiques de ces dernières années nous apprennent que n'en est la vieille image du sursaut.

Mais il ne suffit pas de reconnaître ce combat. Deux pensées s'en peuvent autoriser :

— ou bien : il y a toujours eu de l'oppression, toujours en effet de la révolte, et il en sera toujours ainsi, éternellement. J'ai tenté de montrer en quoi cette position - soit : il n'y a pas d'histoire - était, après avoir été celle de Hobbes, celle de Freud. Si je tiens Lacan pour le plus profond penseur que nous ayons aujourd'hui, c'est d'avoir donné la plus impeccable systématisation de cette position, et, du coup, d'interdire à toute pensée qui se veut pensée d'histoire de se suffire de semblants ;

— ou bien : il y a toujours eu de l'oppression, mais il n'y en aura pas toujours ; la lutte, aussi vieille et aussi permanente que l'opposition elle-même, que contre elle mènent les opprimés, connaîtra la victoire.

Ce qui fait d'une pensée pensée d'histoire ou négation de l'histoire, ce n'est pas la façon dont elle envisage le passé, mais ce qu'elle dit de l'avenir. Ce que, sur l'avenir, elle *parie*.

**B-H L** : *Justement, votre livre c'est aussi ce pari que l'oppression n'est pas éternelle, que la libération est possible et que Rousseau, comme vous dites, a raison contre Hobbes. Mais ce pari, malheureusement, se prévaut d'une thèse à mon avis insoutenable : que l'histoire a un sens, qu'elle progresse inexorablement vers le triomphe des opprimés : conformément à ce que vous appelez le « profond optimisme hégélien », l'Esprit ne se perd jamais...*

*A quoi on peut vous objecter que tout prouve précisément le contraire. Que l'Esprit se perd bel et bien et que les révolutions se glacent. Que l'Histoire est insensée et qu'aucune providence ne la mène. Une fois de plus donc, urgence de la science : pour forcer le cours de l'Histoire et en rectifier les errances. Là aussi logique du substitut : la science substitut de la providence...*

**GL** : Il y a dans l'expression « sens de l'histoire » une redoutable amphibologie. Deux propositions s'y tiennent, et leur union ; l'histoire a un sens (comme on dit d'un vecteur orienté) et une signification (cette signification, précisément, s'épuisant dans ce sens). Je dis - et c'est en cela que je ne puis admettre la thèse : l'histoire est insensée - qu'il faut disjoindre les deux sens du mot sens, qu'il faut casser l'ambiguïté.

Je pense que l'histoire n'a pas de sens. Toute ma critique de la Gigogne, comme matrice du sens, l'indique, ce me semble, clairement. A ce niveau, en effet, il n'y a pas d'Histoire générale, mais des histoires. « Tout est histoire », n'a donc jamais signifié pour moi, comme vous semblez le croire, « le Tout est histoire », mais chaque singulier est histoire, et il n'y a d'histoire que du singulier. Que pourrait d'ailleurs signifier d'autre ce drapeau que je me donne - il vaut ce qu'il vaut, je ne lui prête pour l'heure d'autre valeur qu'indicative - du nominalisme historique ?

Cette détestable idée, du sens de l'histoire, nous vient largement, on le sait, du christianisme ; au moins les Pères eurent-ils le bon sens, si je puis me permettre cette plaisanterie, de la voir marcher dans le mauvais. Grandeur de telles formulations médiévales : *mundus senescit, nova ac pessima* - dont le mérite, à les reprendre aujourd'hui, serait d'introduire au moins le désarroi dans l'optimisme imbécile du progrès ; d'où ma sympathie pour l'une des thèses les plus profondes de Rousseau : ça va de plus en plus mal. Le profit de ce désarroi ne pouvant être que de faire passer cette idée qu'il n'y a aucun sens, ni bon, ni mauvais. Et c'est bien ce refus du sens, cette hétérogénéité postulée des époques de l'histoire, qui me permet d'espérer l'amnésie.

Mais je pense aussi que toutes ces histoires sont histoires d'un unique conflit, d'un unique affrontement. C'est à ce niveau qu'alors je ne crains point de retrouver la métaphysique, et l'idée d'une Histoire générale. Ou plutôt, puisque c'est d'un affrontement qu'il s'agit, de *deux* Histoires générales, chacune racontant pour le compte de la Nation (comme disait Disraeli) qui la tient, la même affaire.

Si donc je refuse toute idée d'un sens, comme progrès ou régrès, je tiens aussi qu'il y a une unique signification de l'Histoire ; ou encore, que les histoires, comme histoires du singulier, les histoires éclatées, s'ordonnent à un moteur unique : la lutte contre l'oppression. Voilà en quoi je ne puis tout bonnement admettre ce que dit Lacan du déplacement imaginaire : si je reconnais dans la variante marxienne du sens de l'histoire un antique fantasme de l'Occident, dont la généalogie reste à faire où en effet

Marx voisinerait Bossuet, j'y vois aussi la reconnaissance du moteur. D'où mon salut à Marx, qui n'est pas, comme vous dites, d'alibi, mais salut bien réel à un qui - il n'y en a pas tant qu'on les puisse négliger - s'efforça (avec quel succès ? c'est une des questions essentielles du livre) de faire l'autre Histoire, celle de l'autre Nation. Je refuse que son nom vienne servir à raréfier le discours de révolte, d'admettre qu'avec lui un discours *jamais* encore entendu prenne *pour toujours* naissance. En le rendant au monde, à l'époque où son discours se foment, entièrement, c'est vrai que, comme Père de la Science, je le dissous. Mais le mouvement par quoi je dis : il y a toujours eu du marxisme, n'est pas mouvement selon lequel je le détruis, mais le préserve.